

SÉANCE DU 11 mai 2004

Compte rendu réalisé par

Julia Poulain (*Maitrise de géographie*)

Armand FRÉMONT

« REGARD RÉTROSPECTIF SUR L'ÉLEVAGE ET LA VIE RURALE EN NORMANDIE (1960-2004) »

En 1954, A. Frémont a entrepris un diplôme d'études supérieures sur la partie occidentale du Pays de Caux. Et jusqu'à la fin des années 60, il s'est consacré à plein temps aux recherches dans le domaine de la géographie rurale. Sa thèse débute en 1960 et s'achève en 1968. Elle porte sur "l'élevage en Normandie". Le choix du sujet est une alchimie entre différents éléments.

D'abord des maîtres avec lesquels on travaille, qui influencent et qui contribuent à cette alchimie : Pierre Brunet à été un de ces maîtres. Il y en a eu plusieurs. Mais pour bien comprendre la thèse, trois noms ont influencé ce choix :

- André **Cholley**, avec lequel A Frémont a réalisé son DES, est un géomorphologue qui s'intéressait beaucoup à la géographie rurale. Il représente la combinaison géographique qui est l'ancêtre d'une certaine géographie systémique.
- Pierre **George**, le maître intellectuel de l'époque. Professeur à la Sorbonne, il draine de nombreuses thèses. Il introduit des préoccupations sociales dans la géographie rurale.
- Pierre **Brunet** est celui qui accueille A. Frémont à Caen. Dans cette université, il impose une géographie rurale qui repose sur de nouvelles bases : l'analyse des paysages ruraux, l'économie agricoles, l'explication par l'histoire

La recherche d'A. Frémont se situe à un moment où les études rurales prennent une grande place dans la géographie française à côté de la géomorphologie qui en reste le pilier et de la géographie urbaine en pleine ascension. Si la géographie rurale de cette époque reste dans la continuité de la période précédente, celle des grandes thèses de géographie régionale de l'avant-guerre, on perçoit, de la part de ces principaux acteurs, une volonté de l'établir sur des bases plus scientifiques, plus solides.

Les origines d'Armand Frémont ne sont pas étrangères à son choix : élevé dans un petit village du Pays de Caux par des parents « rurbains », il côtoie des enfants d'agriculteurs pendant sa scolarité. Plus tard, par son mariage, il sera en relation avec des agriculteurs du sud de l'Eure.

Le choix de son sujet de thèse sur l'élevage, avec P. Brunet s'explique par l'importance de cette activité en Normandie. Le choix de la zone d'étude, les deux régions qui composent la Normandie, permet une typologie large,

La méthode. L'intérêt de ce travail devait reposer sur des bases solides alors que beaucoup des thèses antérieures, de caractères assez littéraires, reposaient sur des approches assez intuitives. Pour cela, il fallait mobiliser les sources statistiques. La seule source concernant les communes de Normandie était le recensement général de l'agriculture de 1955. Largement lacunaire, il était aussi décalé par rapport au travail lui-même commencé au début de 1960. Ainsi, à côté de statistiques jugées fiables, A Frémont a mis en application de nouvelles méthodes initiées par les directions et des chambres d'agriculture : des enquêtes et des sondages qui ont apporté une foule de renseignements précis mais limités à des types d'exploitations qui étaient les plus dynamiques.

Dans le même temps, la participation à l'Atlas de Normandie a permis la réalisation de 17 cartes (productions, mise en herbe, taille des exploitations...) et celle des paysages ruraux. La

méthode cartographique est une audace qui gomme en partie les faiblesses statistiques à condition de ne pas avoir peur de prendre assez large, comme sur une surface aussi importante que cinq départements. Au total, les cartes produites montrent bien les structures fondamentales des régions agricoles Normandes.

Le troisième élément de la méthode est l'enquête directe. Le temps passé sur le terrain, le contact par entretien direct avec les exploitants agricoles étaient indispensables en introduisant de la rigueur : faire des entretiens semi-directs, c'est-à-dire avoir un canevas et essayer de s'y tenir. Ils ont été menés sur l'ensemble de la Normandie à partir d'un quadrillage par pays. La méthode s'est révélée intéressante : elle a permis de faire un tableau des exploitants (30 à 40 personnes) d'une commune par discussion avec un interlocuteur privilégié, c'est-à-dire un exploitant lui-même qui connaît bien les choses et qui est digne de confiance. C'est une méthode qui s'est révélée excellente car l'interlocuteur savait tout ce qui se passait dans sa commune.

Le quatrième élément est l'histoire régressive : pourquoi tel ou tel système là et pas ailleurs ? Deux explications classiques dans la géographie de l'époque : les conditions naturelles et l'histoire. Pour la première, A. Frémont s'est servi des travaux déjà réalisés. Du côté de l'histoire, il fallait faire la part des choses entre le discours des notables et des agriculteurs pour qui « tout est éternel et rien ne bouge » et celui de la littérature savante qui ne cesse de parler de révolution agricole depuis le 18^e siècle. Les références à l'histoire étaient indispensables et le dépouillement de l'annuaire de l'Association Normande de la deuxième moitié du 19^e siècle se révéla très intéressante.

En conclusion, les travaux de la thèse d'Armand Frémont sont importants pour la connaissance des régions Normandes dans le courant des années 60. Ils constituent une base classique sans cesse améliorée par les travaux qui ont suivi. "Paysans de Normandie" aurait pu être le titre de ce travail car il a pris plaisir à restituer l'enquête, comme un témoignage. Témoins et analyste d'un énorme bouleversement, Armand Frémont fut au cœur de la dialectique de la tradition et du progrès.

Débats :

Bernard GARNIER. En écoutant le parcours professionnel et personnel d'Armand Frémont, B. Garnier a retrouvé une "voix" caractérisée par une grande clarté et la rigueur des exposés. Il insiste sur le fait qu'un historien ne peut être qu'en symbiose et en harmonie avec la méthode évoquée qui concerne à la fois la cartographie et l'enquête directe.

P. BRUNET témoigne de son émotion face à la remémoration de souvenirs qu'il partage avec A. Frémont. Il évoque, pour les jeunes chercheurs, les nécessités exprimées lors de la mise en route du travail. Dans un premier temps, il revient sur le domaine géographique considéré. Le travail d'A. Frémont sur la Normandie ne s'inscrit pas dans des considérations sur la réunification, mais bien pour analyser une grande région qui a l'avantage de fournir des éléments de comparaisons essentiels dans l'analyse d'un phénomène à étudier. P. Brunet relate également sa propre expérience à ce sujet. Sa thèse comprenait l'analyse de 1 200 communes. Après quelques doutes et découragements, le professeur Cholley l'a finalement convaincu de garder ce terrain géographique pour avoir justement des éléments de comparaisons. Paroles qu'il juge avec du recul comme "profondément exactes" et regrette, dans cette perspective, le cadre des thèses actuelles qui, par la durée qui leur est consacrée, ne permet plus des études aussi larges. Il revient sur l'Atlas et les difficultés de son élaboration, en rappelant les problèmes rencontrés lors de la conception de la carte des industries laitières. A. Frémont a demandé de la documentation à divers organismes (syndicats, industries laitières) sans

réponse. Il a dû utiliser d'autres sources, jamais satisfaisantes. Toutefois, la carte réalisée n'était pas très loin de la réalité.

Jean-Marc MORICEAU revient sur les impressions d'Armand Frémont lors de l'élaboration de sa thèse, et ce, à destination des étudiants et notamment des futurs thésards. Même si aujourd'hui une thèse est encadrée par des contraintes plus importantes que la thèse d'État, la passion de la recherche, et du travail accompli, efface les difficultés rencontrées. Il aborde également les méthodes employées par Armand Frémont. Pour lui, un géographe est un littéraire car il tente de comprendre, de décrire le monde dans lequel on vit. Une de ses fonctions et donc de le faire sentir, le faire percevoir. Il doit être capable de susciter l'émotion. La littérature, dans ce cas, n'est pas incompatible avec la rigueur d'un travail scientifique. Pour terminer, l'audace cartographique évoquée par A. Frémont est soulignée par JM Moriceau. La carte est un élément scientifique important qui permet la connaissance d'un territoire dans sa totalité.

Philippe MADELINE évoque aussi les problèmes de méthode et notamment les statistiques et l'enquête. Il rappelle les problèmes rencontrés dans une partie de la Normandie, notamment dans les zones d'embouche, au cours de ces années. Il se demande, alors, dans quelles conditions l'Atlas de Normandie a été réalisé sachant que les statistiques étaient, pour certaines, fausses. Les enquêtes ont-elles été un moyen de relativiser les chiffres ? Pour finir, il s'interroge sur la méthode d'un interlocuteur privilégié, c'est-à-dire, d'une personne qui connaît l'ensemble de la situation agricole de la zone étudiée et du problème de sa bonne connaissance.

Armand Frémont. Les lacunes statistiques pour le recensement agricole de 1955 ne concernent pas seulement les zones d'embouche. Selon un mot d'ordre des syndicats agricoles, le tiers des communes du département de la Manche n'avaient pas répondu au Recensement Général Agricole. Dans ce cas, les statistiques n'étaient pas fausses mais nulles. Deux possibilités s'offraient alors : le renoncement ou les prendre telles quelles. Armand Frémont a donc décidé d'évaluer, mais de façon intuitive, ce qui était juste et faux. Toutefois, il rappelle que certaines données étaient parfaitement fiables.

Sur la remarque des enquêtes et notamment de leur rôle de correction, Armand Frémont répond que scientifiquement elles ne permettaient aucune rectification mais donnaient des renseignements alimentant l'intuition.

Il conclut en indiquant que dans la recherche en sciences humaines, particulièrement la géographie, il faut garder la rigueur statistiques et le contact avec les acteurs que l'on étudie. Il émet une réserve sur la méthode statistique qui est, toutefois essentielle.

Pour **Jean-Marc MORICEAU** ces deux méthodes sont indispensables dans tout travail scientifique et note qu'il faut donner envie aux autres de reprendre le flambeau et insiste donc sur la capacité de suggestion d'une étude.

Dans une seconde partie, Armand Frémont intervient dans un registre différent : l'analyse de la question de l'élevage en Normandie des années 1960 jusqu'à nos jours. Il rappelle que les travaux sur l'élevage et la vie rurale n'ont plus été au premier plan de ses préoccupations au lendemain de sa thèse, et ce, jusqu'en 1984. Pierre Brunet assurait toutefois la continuité de sa réflexion au sein de l'institut de géographie de l'université de Caen. Armand Frémont s'est orienté vers une géographie sociale, une géographie des représentations et de «l'espace vécu». Toutefois, le monde rural n'était pas totalement écarté de ses réflexions car son «laboratoire d'analyses» demeurait la Normandie. Après avoir, pendant quelques années,

consacré sa carrière professionnelle à des fonctions administratives, il a eu l'occasion de la réorienter vers des recherches rurales en intégrant la DATAR et en réalisant des travaux prospectifs sur les campagnes françaises.

Armand Frémont dégage deux étapes distinctes : dès les années 1970, on ne parle plus de la «tradition» et du «progrès» mais de la «crise» de l'élevage et à partir des années 1980, il y a confirmation de cette crise. Trois idées émergent de sa réflexion :

1/ L'inégal développement de l'agriculture et de l'élevage en Normandie qui s'accroît au cours des années 1970 et 1980 mais surtout en comparaison des régions voisines.

La Normandie a pris du retard dans ce que l'on appelle le «progrès» par rapport à la Bretagne et aux Pays de la Loire. Elle a cédé sa première place de région productrice de lait, de façon marquée, aux Pays de la Loire. La Bretagne a réussi des performances dans le domaine de l'élevage de porcs et de volailles, alors que la Normandie reste modeste dans ces productions.

L'inégal développement concerne les régions agricoles : contrairement aux pôles herbagers traditionnels du Pays d'Auge et du Bessin, la grande partie du Bocage Normand et des plaines de grandes cultures ont connu une diffusion considérable et rapide du «progrès». Armand Frémont s'interroge donc sur la diffusion du progrès agricole. Selon lui, il faut pousser l'analyse et ne pas s'arrêter à la différence de mentalités, qui a pu être évoquée par certains, même s'il reconnaît que la psychologie a certainement eu un rôle.

2/ La réapparition des calamités agricoles.

Deux types de calamités, classiques dans l'histoire rurale, se sont distingués au cours de ces années : les catastrophes naturelles (tempête, inondation, sécheresse...), l'augmentation de troubles anthropiques (problème de vente de la viande et du lait). Ce sont les instances européennes qui vont contrôler la production et la vente en demandant une limitation et une diminution de ces produits.

3/ La concentration spectaculaire des exploitations agricoles et le non renouvellement des agriculteurs

L'agriculteur d'aujourd'hui est différent. Il possède une formation scolaire plus approfondie ; il est devenu «professionnel». Ces éléments indiquent la fin des «paysans» et marquent la profonde révolution de ces trente dernières années.

Pour terminer son exposé, Armand Frémont, développe quelques hypothèses centrales et les plus probables, de ces travaux de prospective, élaborées avec la DATAR. L'agriculture contemporaine est immergée dans une nouvelle ruralité liée au regain démographique induit par la périurbanisation (apparue dans les années 1980 et confirmée dans les années 1990, cf. les travaux de B. Kayser). Or la création «d'espaces métropolitains» n'est pas identique sur tout le territoire. Certaines campagnes sont devenues «périurbaines» alors que d'autres n'ont aucune influence «urbaine». Un troisième type d'espace rural existe mais ce dernier est en déclin. Les deux types extrêmes ont toutes les chances de se maintenir et la question est de savoir dans quelle catégorie risque de basculer le deuxième type de campagne.

L'agriculture contemporaine se place dans des contraintes de plus en plus fortes. De plus, certaines de ces exigences se heurtent : la compétitivité des exploitations doit augmenter, or, les subventions européennes sont en diminution et les exigences des consommateurs sont de plus en plus pointues et conditionnent le marché. Dans le même temps, la consommation évolue à plusieurs vitesses : entre les produits standardisés et les produits de qualité, réservés à l'élite sociale. Enfin, une pression importante s'exerce sur les agriculteurs quant à l'idée de nature et de son respect.

Les interrogations portent sur la présence d'une agriculture à deux vitesses : performante et standardisée ou développant la qualité sous forme de produits labellisés. De cette question, découle une autre interrogation ; la dualité agricole engendre t'elle une dualité au sein des exploitations ?

Débat

Pierre Brunet. À propos des visions prospectives évoquées par Armand Frémont, P. Brunet rappelle que les agriculteurs créent une nouvelle nature mais qu'ils ne sont pas les seuls à la modifier. Selon lui, les autres résidents, non-agriculteurs, la modifient et la créent tout autant.

Armand Frémont adhère complètement à la thèse de **Pierre Brunet** sur la double transformation de la nature, œuvre des agriculteurs résidents et des non-agriculteurs.

Marcel Rousard propose une réflexion sur l'inégalité du progrès des années 1960-1970-1980. Il rappelle que ce n'est, effectivement, pas une question de mentalité mais peut-être de sociologie religieuse en remarquant l'importance de la JAC.

Philippe Madeline revient sur les calamités agricoles face aux « certitudes » et se demande si l'idée des « certitudes » n'a pas été une valeur inculquée aux agriculteurs en accordant une confiance aveugle dans le progrès. Les paysans d'avant n'avaient-ils pas un peu moins de certitudes et gardaient un peu de réserves pour passer les années les plus difficiles ?

Armand Frémont est d'accord avec la réflexion de Philippe Madeline sur la « certitude » quant à la tradition. Toutefois, il a analysé des discours de cette époque dans lesquels apparaissait cette « certitude », une certaine assurance de la tradition, traduite dans beaucoup de régions par la richesse normande. La certitude des gens du progrès par rapport au progrès est émouvante. Ces personnes étaient des militantes et étaient persuadées du bien fondé de leurs pensées. Armand Frémont reconnaît qu'ils ont été les agents de l'élevage productiviste.

Pierre Brunet remarque que la plupart d'entre eux ont découragé leurs enfants à la reprise de l'exploitation.

Philippe Madeline. Aujourd'hui, on voit réapparaître de nouveaux modèles, en fonction des localisations et des productions (Cf. intervention de Laurent Rieutort). La coexistence de plusieurs types d'exploitations qui peuvent vivre de leur travail est-elle possible ? Philippe Madeline revient sur la question du nouveau rôle attribué aux agriculteurs en tant que « jardinier de la nature » et se demande s'il est plus dégradant d'entretenir des villages ou de se faire entretenir par des productions totalement subventionnées.

Pour **Armand Frémont**, il ne fait aucun doute que ces agriculteurs vivaient sur un élan mondial mais c'était toute l'époque qui était comme ça.

Bertrand Vissac clôt ce débat en rappelant que les choses se sont inversées depuis deux siècles et qu'il est difficile de juger, aujourd'hui, des phénomènes qui ont eu lieu avec les normes d'hier.